



JENNIFER AHERN

NOBLESSE DÉCHIRÉE TOME 2

LE POISON
DE LA FAVORITE

Libre  Expression

De la même auteure

Parfum de courtisane, Noblesse déchirée, Libre Expression,
2008.

JENNIFER AHERN



NOBLESSE DÉCHIRÉE TOME 2

LE POISON
DE LA FAVORITE

Libre Expression

Une compagnie de Quebecor Media

*À Serge, comme quoi on peut être
un gentilhomme et ne pas porter l'épée.*

*À David, mon frère, un héros
tel que je les imagine.*

*Une femme, à Paris, faisait la pythonisse.
On l'allait consulter sur chaque événement :
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
 Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;
 Chez la devineuse on courait,
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.*

Extrait de *Les Devineries*,
fable de Jean de La Fontaine



Mère et fils

Les nuages gonflés de pluie obscurcissaient l'horizon. Ils paraissaient si bas qu'un coup d'épée bien placé aurait pu abreuver la terre, assoiffée par de longues semaines de sécheresse. Dans le pâturage, un jeune homme s'essouffait à balancer son arme dans des moulinets de plus en plus énergiques. Son visage à la mâchoire large et au front court rougissait sous l'effort. Profitant des mouvements, sa chemise s'était libérée de la ceinture de son pantalon, ouvrant le passage au vent qui s'y engouffrait en soulevant le tissu.

— Ne te mets pas dans cet état pour moi ! le nargua Nicolas de Razès, le fils du comte de Montcerf, tout en enjambant lestement la clôture de bois.

— Te voilà ! s'exclama Hyacinthe en arrêtant son bras dans les airs. J'avais commencé à croire que tu t'étais trouvé une excuse pour...

— Une excuse, moi ? Allons, allons, que n'allez-vous pas inventer pour me ridiculiser ? rétorqua Nicolas sur un ton offensé et en dégainant son arme.

Hyacinthe de Cailhaut réagit aussitôt et recula d'un pas.

— Ha ! Mais c'est que ma patience a des limites, monsieur de Razès ! Vous allez répondre de vos actes.

— Je ne demande pas mieux, affirma Nicolas, sourire aux lèvres, alors qu'ils engageaient le combat.

Les deux amis s'avancèrent l'un vers l'autre d'un pas nerveux, hésitant. Le fils du comte lança une première attaque. Le bruit du métal qui s'entrechoque fit dresser la tête d'une vache

qui broutait non loin de là. Les lames dansèrent côte à côte un moment, puis se séparèrent. Les escrimeurs s'éloignèrent, de nouveau aux aguets. Nicolas releva sa manche droite, puis sa gauche, faisant passer son arme d'une main à l'autre avec une désinvolture qui frôlait la provocation. Hyacinthe ne se contenta pas plus longtemps et décocha une botte vers les côtes de son opposant. Celui-ci la para habilement en se déplaçant vers la gauche. Le temps qu'il se remette en garde et Nicolas venait déjà à la rencontre de Hyacinthe qui s'esquiva de justesse et enchaîna avec une feinte bien placée, suivie d'une attaque qui manqua de peu l'épaule de Nicolas.

— Hééé ! cria ce dernier en exécutant un bond de côté.

Il se passa une main sur le front et replaça quelques mèches noires derrière son oreille. Cette fois, il avait vu la lame de près. Ravi, Hyacinthe de Cailhaut sourit en fouettant l'air de son arme.

— Il n'est pas trop tard pour renoncer, conseilla-t-il, taquin.

Nicolas hocha la tête, l'air grave, et fit mine de ranger son épée dans son fourreau. Hyacinthe fronça les sourcils, hésitant à se réjouir d'une victoire aussi facile, mais, bon prince, abaissa son arme à son côté. Nicolas, jouant le jeu jusqu'au bout, ne leva pas les yeux ; tout en espérant que le stratagème ait fonctionné, il tourna sur lui-même pour surprendre Hyacinthe sur le flanc droit. Ce dernier poussa un juron et, tentant maladroitement de dégager son bras, trébucha et se retrouva allongé dans l'herbe. L'instant d'après, Nicolas de Razès se dressait à ses pieds, la pointe de son épée narguant une longue brindille tout près de la botte de Hyacinthe.

— Damné Razès, marmotta Hyacinthe de Cailhaut.

— Allez, mon ami, l'amadoua le gentilhomme en lui tendant une main secourable.

Hyacinthe fit la moue, avant de saisir la main de son adversaire. Debout à son côté, il dépassait Nicolas de Razès de

près d'une demi-tête. Toutefois, le corps élancé de Nicolas faisait paraître ce dernier plus grand.

— Tu as bien failli m'avoir, reconnut Nicolas en frottant son épaule heureusement indemne.

— Hum, grogna Hyacinthe, tu devrais mieux surveiller ta droite. Mais au fait, qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps ?

— Un étalon, répondit distraitement son ami. On devrait se mettre à l'abri, ça va nous tomber sur la tête, remarqua-t-il en désignant le ciel.

Hyacinthe leva les yeux. Au même moment, un coup de tonnerre retentit dans le lointain. Nicolas tira la manche de son ami et dévala le pré en direction d'une vieille grange à foin.

— Obéron s'est esquiné le flanc, raconta Nicolas à tue-tête, ce matin, en promenade avec ma sœur. Elle craignait que notre mère l'apprenne et se fâche.

Hyacinthe émit un « ah ! » compréhensif. Il courait derrière Nicolas sans tenter de le rattraper, occupé à regarder où il mettait les pieds pour éviter les pierres et les aspérités du sol. Ils atteignirent le bâtiment de bois et de chaume, alors que les gouttes commençaient à s'abattre sur le tapis d'herbe desséchée.

— Espérons qu'il pleuvra suffisamment pour sauver les semailles, souhaita Nicolas de Razès.

— Mon père soutient que cet été sera meilleur que celui de l'an dernier, renchérit Hyacinthe en regardant tomber la pluie providentielle.

— Rien ne nous empêche de prier, mais je ne miserais pas là-dessus. Déjà, les paysans sont inquiets pour les récoltes...

Le fils du comte de Montcerf fronça les sourcils d'un air maussade. Ses yeux, déjà très noirs, parurent s'assombrir davantage. Hyacinthe de Cailhaut, pourtant peu versé en poésie, considérait que le regard de Nicolas prenait des allures de tempête lorsque celui-ci était préoccupé par des sujets sérieux. La vérité était que le jeune homme n'enviait pas son compagnon d'armes ; contrairement à lui, fils d'un hobereau sans

terre, Nicolas de Razès hériterait de toutes les responsabilités qui sont l'apanage des comtes de Montcerf.

— Nous devrions rentrer, reprit Nicolas, l'accalmie ne viendra pas de sitôt.

— Tu veux passer par le village ? demanda Hyacinthe, d'un ton chargé de sous-entendus.

— Hum, non, rétorqua Nicolas sans hésitation. Je vais profiter de l'averse pour terminer les lectures que ma mère m'a donné à faire.

— Les lectures ? répéta Hyacinthe, sans dissimuler son ébahissement.

L'an dernier, à pareille date, tout était prétexte à aller au village de Montcerf, ne fût-ce que pour entrevoir les boucles fauves de la jolie Clémence.

— Des fables, écrites par Jean de La Fontaine, répliqua distraitemment Nicolas, croyant que Hyacinthe l'interrogeait au sujet de ses lectures.

Ce dernier, qui suivait fidèlement Nicolas dans ses escapades, parvenait difficilement à s'adapter au changement qui s'était opéré chez son ami ; d'amoureux éperdu de la fille du notaire, il paraissait aujourd'hui avoir oublié jusqu'à son prénom.

Ils longèrent les pâturages et prirent congé l'un de l'autre à la fourche qui menait à leurs demeures respectives. Hyacinthe de Cailhaut habitait une maison vaste mais relativement modeste, à quelques pas du village, alors que le château comtal était juché sur une colline un peu plus loin.

Lorsque Nicolas arriva en vue des pierres anciennes, il était trempé jusqu'à la moelle. Il avait écarté l'idée de se protéger de l'ondée et accueilli avec désinvolture ce cadeau diluvien qui plairait tant aux métayers. Si seulement le père de Hyacinthe pouvait avoir raison ; les maux de la nature ne pouvaient continuer à s'abattre indéfiniment sur la région. Les soucis de Nicolas provenaient surtout du séjour de son père à Paris, car en son absence les habitants du comté se tournaient spontanément vers lui. Devant la fierté évidente

de sa mère, il se sentait poussé tout droit vers son rôle de seigneur, alors que Xavier de Razès, son père, était aussi fringant qu'un étalon ! À dix-huit ans, Nicolas avait une soif de liberté qui s'accommodait bien de la santé de fer de son père. Et puis, d'un jour à l'autre, il s'attendait à recevoir une invitation à intégrer les armées du roi, à Paris.

— Tudieu ! monsieur Nicolas, vous êtes détrempe, s'exclama Marthe, sa nourrice, ouvrant de grands yeux.

Pour lui donner raison, Nicolas tira sur sa chemise, qui se décolla péniblement de sa peau.

— Je vais aller enfiler un vêtement plus confortable, convint-il en souriant. Vous pourrez dire à la comtesse que je suis de retour.

Sans attendre de réponse, il emprunta l'escalier qui menait à sa chambre. Ses bottes à panier laissaient de généreuses flaques sur le carrelage, qu'une des servantes s'aviserait d'éponger avant que la comtesse de Montcerf ne les remarquât. Quelques instants plus tard, il avait revêtu une chemise de lin propre, un haut-de-chausses et un pourpoint ajusté. Il terminait de nouer un ruban pour discipliner son abondante chevelure lorsque sa sœur demanda à entrer.

Il marmonna son consentement et la porte grinça, laissant passer un visage en forme de cœur, encadré d'un halo de boucles brun clair. La jeune fille se glissa à l'intérieur dans un mouvement furtif, presque cachottier.

— Tu es allé voir Obéron ? lança-t-elle sans attendre. Je me morfonds depuis ton départ, pauvre bête...

Nicolas s'amusa de voir sa sœur dans cet état, estimant qu'Élisabeth se souciait sans doute davantage de son propre sort, de peur que sa mère découvrit sa bêtise, que de celui de l'animal.

— Dans quelques jours, il sera remis, la rassura-t-il, quant à toi, comment est-ce que tu as pu laisser une telle chose se produire ? Tu as pourtant l'habitude de monter Obéron.

Les traits d'Élisabeth se détendirent.

— Comme mère ne peut le monter, j'avais décidé de le faire sortir un peu, expliqua-t-elle en rougissant légèrement. Je n'ai eu qu'une seconde de distraction... Nul besoin de me sermonner, je serai plus vigilante à l'avenir.

L'embarras, si sincère, que ressentait sa cadette frappa le jeune homme. Cette crainte de paraître ridicule à ses yeux, alors qu'ils avaient été complices en toute chose dans leur enfance, tenait-elle de leur avancement en âge ? Élisabeth venait d'avoir quinze ans et lui en aurait bientôt dix-huit... Il était à présent un homme et sa sœur, peut-être avant longtemps, se marierait...

— C'est vrai qu'il devrait sortir plus souvent, il a besoin de dépenser son excès d'énergie... C'est d'ailleurs probablement la raison pour laquelle tu n'as pas pu le maîtriser, admit-il en hochant la tête, nous verrons à cela lorsque sa blessure sera guérie.

Élisabeth sourit, ce qui creusa deux fossettes dans ses joues roses. Nicolas songea que sa sœur, bien qu'elle eût atteint l'âge où beaucoup de filles devenaient femmes, avait toujours un air juvénile.

— En attendant, je dois me mettre à mes lectures, sans quoi mère pourrait bien m'empêcher de partir pour Paris.

— Je serais étonnée... commença la demoiselle.

— Ah ! Mais je plaisantais, reprit le jeune homme sur un ton plus détendu, même s'il n'en pensait pas moins.

Leur mère était intraitable à ce sujet et, s'il n'en tenait qu'à elle, ce serait une raison de plus pour garder son fils à Montcerf.



Marguerite de Razès, comtesse de Montcerf, repoussa son assiette encore généreusement garnie de tranches de volaille. Ce soir, elle n'arrivait pas à avaler de viande et il ne fallait pas insister : son estomac pourrait très bien le lui rappeler.

— Vous avez terminé, madame ? demanda poliment la servante en avisant le visage las de sa maîtresse.

La comtesse fit un signe de la main qui signifiait, pour elle comme pour toute la maisonnée, « faites comme il se doit ». La domestique prit son couvert et s'éloigna.

— Vous vous sentez bien, mère ? interrogea Élisabeth, ses grands yeux noisette pleins de sollicitude. Voulez-vous que l'on vous fasse préparer un peu de lait chaud avec du miel ?

Nicolas guetta la réaction de Marguerite, si imprévisible ces temps-ci, surtout depuis que leur père avait quitté le comté.

— Non, je vais bien, je n'ai pas d'appétit. Avez-vous fait vos lectures, Nicolas ?

— Si fait, mère, s'empressa-t-il d'acquiescer. Qui plus est, j'ai rédigé une lettre pour le duc de Luxembourg, que j'espère avoir la chance de vous lire...

Nicolas savait que sa tentative était hardie, le sujet étant encore contesté, mais il misait sur les rares périodes où Marguerite semblait bien disposée pour faire avancer son projet de séjour à Paris. Celle-ci leva ses yeux verts intrigués dans sa direction. Le jeune homme se força au calme, malgré l'expression outrée de sa sœur, qu'il devinait de l'autre côté de la table.

« Il m'importe aussi de ménager notre mère, songea-t-il, irrité. Malgré cela, j'ai des projets qui ne peuvent souffrir d'attendre cinq mois. »

— Vous me la donnerez plus tard, j'aurai peut-être le temps de la lire demain, laissa-t-elle tomber. Pour l'heure, me feriez-vous le plaisir de vous joindre à moi pour une partie d'échecs ?

— Volontiers, accepta le gentilhomme. Préférez-vous jouer ici ou dans le petit salon ?

Le « petit salon » était une pièce attenante à la salle commune et qui devait avoir eu une autre vocation à l'époque où le château avait été construit. Marguerite l'avait fait aménager

avec des fauteuils confortables, des tabourets et une bibliothèque, habitée du désir manifeste de reproduire le confort des hôtels de Paris. Le jeu d'échecs en bois de rose en était la pièce centrale; c'était un cadeau du baron de Mirmille, le grand-oncle de Nicolas.

— J'ai rencontré M. de Cailhaut ce matin, raconta la comtesse en déplaçant un pion blanc, il m'a confié qu'il espérait voir son fils se joindre aux gardes françaises à l'automne.

— Hyacinthe aimerait faire une carrière militaire, comme son père, mais devra sans doute envisager un début modeste, commenta Nicolas en avançant un pion noir. C'est un habile cavalier et il manie très bien l'épée, je pense qu'avec quelques distinctions il pourrait être admis parmi les mousquetaires.

Il reporta son regard vers elle et fut étonné de lui voir cet air espiègle qui creusait les sillons de chaque côté de ses yeux. Comme elle ne disait rien, il poursuivit :

— Vous ignoriez que Hyacinthe voulait s'illustrer dans les armes ?

— Non pas, en fait, je me doutais bien que sa passion pour l'escrime égalait la vôtre, répondit-elle en faisant glisser une pièce sur l'échiquier, mais j'ignorais qu'il prévoyait de partir cet automne.

Nicolas opina du chef et décida que l'air mystérieux de sa mère devait être dû à la partie qu'ils disputaient. Même s'il se considérait assez bon joueur, il arrivait rarement à battre sa mère, qui était un stratège émérite.

— Nous sommes convenus, M. de Cailhaut et moi, que vous ferez le chemin jusqu'à Paris en compagnie de Hyacinthe.

Nicolas eut un mouvement de surprise et poussa une exclamation :

— Mais cela ne se peut, je dois, enfin, je devais partir bien avant l'automne !

Il regretta immédiatement sa spontanéité, par laquelle il craignait d'avoir offensé sa mère.

— C'est ce qui avait été convenu avant le départ de votre père, je n'ai point oublié, confirma Marguerite de Razès, légèrement agacée. Cela dit, je répugne à vous voir vagabonder sur les routes, seul de surcroît, alors que vous n'avez jamais voyagé hors du comté.

Nicolas fronça les sourcils, se forçant à retrouver son calme, malgré l'immense déception qui le gagnait.

— Nous avons envisagé de demander à Armand de m'accompagner, plaïda-t-il avec peu d'enthousiasme.

— Il est vrai que c'était notre intention au départ, mais c'était avant que Rose n'attende un enfant... Je n'oserais pas demander à Armand de quitter sa femme pour un si long voyage. Il accepterait probablement par amitié pour votre père, mais ce ne serait pas convenable, trancha-t-elle.

L'amertume transpirait sous les propos de la comtesse comme l'odeur de la pluie à travers les carreaux bordés de plomb ; elle emplissait tout le salon. Nicolas réprima un soupir d'exaspération, constamment partagé entre sa compassion pour sa mère, grosse de plusieurs mois, et la fidélité à son père, parti depuis des semaines ; la gymnastique était déjà assez épuisante avant qu'il n'en devînt lui-même l'enjeu. En outre, son père les avait quittés pour aller régler des affaires importantes, dont la moindre n'était pas de lui obtenir une charge d'aide de camp.

— Mon fils, ne faites pas cette tête-là ! pria Marguerite, il est heureux que nous ayons trouvé une façon de résoudre cette épineuse situation.

— Je ne vois guère...

— Vous oubliez que nous attendons toujours que votre père nous confirme qu'il vous a obtenu une charge d'aide de camp. Rien n'est encore assuré.

— C'est une question de quelques semaines, soutint Nicolas, confiant que son père ne saurait tarder. Vous négligez l'intérêt que le maréchal a exprimé, cet hiver, lors de sa visite au haras.

— Loin de moi l'idée d'en faire fi, je souhaite simplement vous éviter la déception de l'attente.

Marguerite se pencha sur l'échiquier pour se donner une contenance. Elle reconnaissait chez son fils l'entêtement caractéristique de son mari. Or, elle refusait de se laisser entraîner dans une nouvelle joute avec Nicolas, alors que le vrai responsable de la situation était à des lieues.

— Je pensais que la proposition vous sourirait. Pour ma part, je suis bien plus tranquille de vous savoir accompagné. Pouvons-nous reprendre la partie, maintenant ? lança-t-elle avec une pointe d'impatience tempérée par un sourire.

Nicolas tenta de reporter son attention sur le jeu, même si l'annonce qu'il ne partirait du comté qu'à l'automne le déconcentrait. Il se demandait si l'absence de son père ne ferait pas échouer son voyage à Paris. Sa mère n'avait jamais approuvé l'idée qu'il servît auprès d'un maréchal comme aide de camp ; c'était l'initiative de son père et dès les premières allusions à ce projet, elle avait exprimé son désaccord avec véhémence. Nicolas avait cru devoir en faire son deuil, puis sa mère avait paru s'y résoudre, la nouvelle de sa grossesse occupant toute son attention. Le nouveau séjour de Xavier à Paris et son départ précipité, qui l'avait courroucée, avaient ressuscité sa résistance, largement alimentée par les émotions qu'elle vivait.

